

LA SYLLEPSE EST MORTE, VIVE L'ANTANACLASE!

Michel BALLABRIGA
CPST/Université de Toulouse-Le Mirail

“(…) il nous faudrait une rhétorique comparée, encore à venir,
et qui sera un domaine important de la sémantique générale”
(F. Rastier, *Indécidable hypallage*, p. 117)

“(…) des figures non moins fascinantes [que la métaphore] comme
la syllepse ou le paradoxe (cf. l'auteur, 1994), l'antanaclase et
la paradiastole (cf. Douay, 1993) restent inexplicablement négligées” [1]
(ibidem p. 112)

Sommaire

1. Le problème de la dualité définitoire de ces figures : recension critique (Dumarsais, Fontanier, Morier)
2. Propositions du point de vue de la sémantique interprétative
 - 2.1. Interprétation alternative de certains exemples de Fontanier
 - 2.2. Explications et/ou justifications
3. Incursions

La syllepse et l'antanaclase invitent à des interrogations globales et préalables :

- Quel est le statut des différentes sémiotiques (voire des genres) intervenant dans l'identification/interprétation de la figure dans le cas d'une manifestation textuelle pluri-sémiotique ? Quelles sont leurs différentes fonctions dans cette identification/interprétation ? C'est le cas par exemple lorsque l'énoncé est constitué d'éléments verbaux et visuels : le visuel peut être nécessaire, accompagnateur, ludique. Les exemples illustratifs, publicitaires surtout, ne sont pas fournis dans le cadre de cet article dévolu à une autre problématique.

- Si l'on n'a affaire qu'à des textes verbaux, quel est le *palier verbal* où reconnaître/identifier la figure ? Ce problème est lié à la question des *genres* et à celle des *unités sémantiques* en jeu dans la figure.

(i) Il s'agit généralement du palier de la phrase ou de la période, équivalant parfois à un court *texte*, au sens fonctionnel [2] : la figure est reconnaissable grâce surtout à des conditions d'accueil syntaxiques (constructions ou parallélismes); on va de la reconnaissance ou de la *perception* de la figure à son *interprétation* ; on notera l'importance dans ce cas du logico-grammatical.

(ii) La figure peut apparaître dans le *cours d'action* rhétorico-herméneutique d'un parcours interprétatif qui fait communiquer des passages (isotopies etc.) non reliés syntaxiquement ;

¹ Ces épigraphes rappellent l'importance de l'enjeu entre le *rhétorique* et la *sémantique des textes*; les relations vivement souhaitables et à faire fructifier entre le *rhétorique* et les *sémiotiques* (y compris la sémiotique des cultures) sont évoquées à la fin (p. 126) de *Indécidable hypallage* qui parle d'une nécessaire "ouverture sémiotique de la tropologie (...) si chaque esthésie – pendant artistique de l'épistémé – comprend un inventaire général de relations et de mutations qu'articulent les associations de tropes privilégiées par une époque".

² La textualité comme *construction* n'est pas une question d'étendue : les *composantes* peuvent se retrouver dans des *textes* très courts équivalant à un *syntagme*, par exemple dans la formule de présentation "Mon ex-mari" on a : ta [dg (mon dl (ex- th (mari) th) dl) dg] ta, où ta : tactique, dg : dialogique, dl : dialectique et th : thématique; cet exemple qui est trivial, ainsi que la représentation qui calque ce qui se fait en syntaxe, montre que si les composantes sont a priori en relation hétérarchique on peut établir entre elles des rapports de dominance (et d'interaction) dans un énoncé réalisé.

c'est l'exemple, notamment, de *Intérieur* de P. Verlaine : le titre de ce sonnet, lisible cosmologiquement d'abord, en vient à prendre un sens noologique aussi [3]. La littérature est un bon observatoire de ce phénomène qui va de l'interprétation textuelle globale à la perception locale d'une figure.

Ces points, qui ont été abordés de façon détaillée – ainsi qu'une tentative de typologie sémantique de ces figures - dans une communication du séminaire du CPST (décembre 2002, à paraître), sont simplement mentionnés.

1. Le problème de la dualité définitoire de ces figures : recension critique (Dumarsais, Fontanier, Morier)

Les datations du *TLFI* sont les suivantes :

–antanaclase: 1751 (*Encyclopédie*)

–syllepse : 1660 (1730 pour la “syllepse oratoire” de Dumarsais, celle qui nous retiendra)

Ces dénominations existent dans l'Antiquité [4]; toutefois, les exemples (Herrennius, Cicéron, Quintilien) contiennent toujours deux occurrences et l'on parle du “même mot” employé plusieurs fois - cf. plus bas la position de Fontanier sur la syllepse - la distinction de ces figures se faisant sur la base de sens plus ou moins proches en général (voir aussi *ambiguïté*, mais celle-ci doit être résolue chez Cicéron ; il n'y a pas de double sens réalisé).

Ces dénominations de figures n'apparaissent pas dans le *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance*.

Chez Dumarsais qui, selon F. Douay-Soublin, est l'inventeur de la “syllepse oratoire”, le terme d'antanaclase est absent de l'index des notions (cf. datation du *TLFI* pour l'antanaclase, 1751 ; Dumarsais meurt en 1756). Le terme de syllepse existait déjà (cf. datation *TLFI*) mais ne désignait vraisemblablement que la syllepse grammaticale. La syllepse oratoire [5] s'appuie bien, semble-t-il, sur l'unicité de l'occurrence qui cumulerait deux sens, un propre et un figuré ; les exemples sont peu nombreux et si nous avons quelque peine actuellement à reconnaître une figure dans certains (“Galathée est pour moi plus douce que le thym du mont Hybla” - nous traduisons l'exemple virgilien; “et moi, quoique je paraisse à Galathée plus amer que les herbes de Sardaigne”), dans un autre, le célèbre “Brûlé de plus de feux que je n'en allumai”, Dumarsais fait porter de façon très discutable la syllepse sur “Brûlé”, analyse que ne suit pas la tradition interprétative de ce vers : ce terme n'a qu'un sens ici à notre avis (figuré); l'exemple de l'épithète de Despautère “Ici repose un borgne plus clairvoyant qu'Argus” est plus convaincant. On notera les deux types de sens (sens

³ cf., de l'auteur, *Le rythme dans un poème de Verlaine*, publié sur Textol en juin 2005, rubrique Inédits.

⁴ On s'appuie sur le très solide travail de Duteil-Mougel C., *Persuasion et textualité : propositions pour l'analyse sémantique et rhétorique de textes persuasifs* (thèse soutenue en 2004); cf. notamment les annexes : p. 15, 49, 71 pour antanaclase et p. 15 et 71 pour syllepse.

⁵ Dumarsais en donne la définition suivante : “La syllepse (sullepsis, comprehensio, complexio, sullambano, comprehendo) oratoire est une espèce de métaphore ou de comparaison, par laquelle un même mot est pris en deux sens dans la même phrase, l'un au propre, l'autre au figuré” (p. 145 de l'ouvrage cité en bibliographie) ; on notera qu'il est question ici du “même mot” au sens, les exemples donnés le prouvent, de la même (et seule) occurrence : le point de vue de Fontanier, cf. plus bas, est différent. Dumarsais critique cette figure à la fin de l'entrée : “Au reste, cette figure joue trop sur les mots pour ne pas demander bien de la circonspection, il faut éviter les jeux de mots trop affectés et tirés de loin” (ibid. p. 146). F. Douay-Soublin éclaire les motivations de l'auteur (note 1, p. 278 de l'ouvrage) : « [...] S'il [Dumarsais] traite cette question dans son traité *Des tropes*, c'est, me semble-t-il, en réponse au programme de la *Méthode raisonnée*, car demander à un élève : « Ce mot est-il pris dans le sens propre ou dans le sens figuré ? » commande qu'on lui enseigne qu'en de rares occasions, il peut être simultanément l'un et l'autre.

Cette perspective éclaire le choix de l'étiquette : dans les rares occasions où se rencontre la figure de construction dite syllepse d'accord : *la plupart des gens disent...* à la question : « en quel nombre est le sujet ? » il faut savoir répondre : il est au singulier selon les mots pris à la lettre, mais il est au pluriel selon le sens, d'où l'accord du verbe.

C'est donc, une fois encore, la problématique grammaticale des figures *d'immutatio* et leur gestion pédagogique qui entraînent dans le traité *Des tropes* les innovations de Dumarsais.»

propre et *sens figuré*) et *l'unicité de l'occurrence* ; toutefois, les exemples corrects reposent sur une *structure comparative* dont l'explicitation restaure la *seconde occurrence*...

Pour Fontanier, nous reconstruisons un parcours, qui nous paraît significatif, de l'antanaclase à la syllepse.

L'*antanaclase*, rapprochée de la *paronomase*, est ainsi définie : “la répétition d'un même mot pris en différents sens, propres ou censés tels; ou encore, Le rapprochement de deux mots homonymes et univoques avec des significations toutes différentes” (ouvrage cité en bibliographie, p. 347-349) [6]. On rappelle les exemples de Fontanier que l'on ne cite pas en entier : l'exemple de Quintilien (Proculéius) sur « attendre » répété qui comporte deux sens propres et les exemples reposant sur l'homonymie : « livres » (féminin) et « livres » (masculin), « sort » (nom) et « sort » (verbe), « compte » et « comte »; le point de vue de Fontanier semble fonder la définition de cette figure chez les modernes chez qui toutefois le critère configurationnel (physique) l'emporte [7]. Fontanier juge sévèrement cette figure ainsi définie ; toutefois, Fontanier parle d'antanaclase “assez noble” dans “un père est toujours père”, “le singe est toujours singe”, “plus Néron que Néron lui-même”; mais dans ces exemples on a un sens propre et un sens figuré : « c'est donc plus qu'une simple *antanaclase*, c'est une *antanaclase* du genre de ces tropes dont nous avons traité sous le nom de *sylllepse* ».

Pour la *sylllepse* qui consiste à “prendre un même mot tout-à-la fois dans deux sens différents, l'un primitif ou censé tel, mais toujours du moins propre ; et l'autre figuré ou censé tel, s'il ne l'est pas toujours en effet ; ce qui a lieu par *métonymie*, par *synecdoque*, ou par *métaphore*” (p. 105), Fontanier distingue donc *sylllepse* de *métonymie*, de *synecdoque* et de *métaphore* [8] ; la double occurrence est généralement présente - de façon explicite ou implicite et pour des raisons syntaxiques ou sémantiques, la dénomination de *sylllepse* tenant au fait qu'il s'agit de *sens propre* dans un cas et de *sens figuré* dans l'autre, lesquels peuvent être “pris ensemble” (cf. étymologie de « *sylllepse* ») contrairement à l'antanaclase où les sens sont *différents* [9]. Il est question d'un “même mot” c'est-à-dire *de deux occurrences d'un même type* [10] ou de deux acceptions/emplois d'un même terme (cf. F. Rastier sur sens, emplois, acception[11], terminologie aménagée qui pourrait permettre de refonder les réflexions sur les figures).

Pour la *sylllepse de métaphore*, Fontanier reprend l'exemple classique de Racine :

“Je souffre tous les *maux* que *j'ai faits* devant Troie
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de *feux* que je n'en allumai” (*Andromaque*)

Fontanier évalue négativement cet exemple, parle “d'exagération ridicule” en se demandant “quel

⁶ Morier (cf. bibliographie) se fonde probablement sur ces critères édictés par Fontanier pour parler d'*antanaclase interne* sur “iris” dans l'exemple suivant - faussement analysé d'ailleurs (cf. document de travail de décembre 2002, à paraître) : “Rose dont les iris sont presque aussi violets que ceux qui fleurissent maintenant dans Willow Park” (Butor) : il y a deux sens différents même s'il y a *une seule* occurrence et Morier doit considérer qu'il y a *deux signes* dans ce cas précis même s'il y a une seule entrée dans certains dictionnaires, *Le Petit Robert* notamment : cela nous renvoie au problème du traitement de l'homonymie et de la polysémie ; pour honorer la tradition, que nous réinterprétons (cf. plus bas), nous tenons à dire que cette formulation originale d'antanaclase interne a été le point de départ des présentes réflexions.

⁷ Sauf notamment dans Mounin (ouvrage cité en bibliographie) où Vital Gadbois associe répétition, antanaclase, et polysémie ou homonymie en disant d'ailleurs que la *sylllepse* “est un cas d'antanaclase, qui ne porte que sur un sens propre et un sens figuré” et où Conrad Bureau définit la *sylllepse* comme “figure qui consiste à employer un mot à la fois au sens propre et au sens figuré”, mais *que dire des répétitions qui jouent sur sens propre et sens figuré et des occurrences uniques qui cumulent des polysèmes ou des homonymes?*

⁸ On pourra se reporter à l'ouvrage de Fontanier pour les exemples qui illustrent cette typologie et que nous ne reprenons pas : ils exigeraient des commentaires et des hypothèses alourdissant le propos de cet article.

⁹ On n'interroge pas ici de façon théorique la signification de ces termes en italiques.

¹⁰ Comme l'a fort bien fait remarquer C. Rouayrenc dans sa communication *Sylllepse et co(n)texte* lors du colloque *La sylllepse, figure stylistique*, organisé par l'équipe “Textes et Langue” les 25 et 26/10/2002 à l'Université Lumière-Lyon 2.

¹¹ F. Rastier, 1987, *Sémantique interprétative*, P.U.F., p. 65 sqq.

rapport entre les feux de l'amour et l'embrassement d'une ville?" (il n'y aurait donc pas encore perception d'un sens figuré *stabilisé*) et note que "feux" et "maux" sont employés à la fois "au propre" et "*métaphoriquement*"; il remarque – et c'est important - "les mots pris en deux sens différents sont censés répétés, ou pour un sens ou pour l'autre, quoique cette répétition ne soit pas très apparente" ; Fontanier explicite ainsi à sa manière la répétition que constituent les pronoms *que* et *en* et il a parfaitement raison. Il note que "cette *syllepse* [ce type de syllepse] est fondée sur une comparaison expresse" et il donne d'autres exemples :

"Le jour n'est pas plus *pur* que le fond de mon coeur" (*Phèdre*)

"Du coup qui vous attend vous *mourrez* moins que moi" (*Iphigénie*)

"Et le Caucase affreux, t'engendrant en courroux,
Te fit *l'âme* et le *coeur* plus *durs* que des *cailloux*" (Virgile)

Dans ces exemples également - où nous pouvons d'ailleurs ne pas *percevoir* de syllepse à notre époque - se trouve une structure comparative mais qu'il faut expliciter, à la différence du troisième vers d'*Andromaque*, pour faire apparaître une seconde occurrence, dans une expression de la gradation, forme de continuité.

Fontanier termine en disant que toutes les syllepses de métaphore ne sont pas fondées sur la comparaison et il parle alors de "*pure métaphore*". Boileau parlant de Saint-Amand, auteur du *Moïse sauvé*, dit :

"Et *poursuivant* Moïse au travers des déserts,
Court avec *Pharaon* se *noyer* dans les mers"

Fontanier fait la remarque que "Saint-Amand ne *poursuit* et ne se *noie* (...) que dans les vers de Boileau". Autre exemple :

"C'est peu qu'*avec son lait* une fière Amazone
M'*ait fait sucer* encor cet *orgueil* qui t'étonne" (*Phèdre*)

"Mais comment peut-on *sucer* l'orgueil, si ce n'est par pure métaphore?" Et enfin nous avons une syllepse du même genre ("par pure métaphore") dans ce dernier exemple :

"Il veut avec *leur soeur ensevelir* leur *nom*" (ibidem)

Avec ces derniers exemples, on est au plus près de ce que les modernes entendent, semble-t-il, par syllepse, c'est-à-dire une seule occurrence avec deux sens dans un énoncé qui ne comporte pas *en principe* de vraie structure comparative (ou autre) qui permettrait d'expliquer la seconde occurrence implicite. Même si Fontanier ne l'explique pas, de son point de vue, sur les termes "se noyer", "sucer", "ensevelir" se *superposent* un sens propre et un sens figuré ; Fontanier distingue donc les cas où le terme est employé par "pure métaphore" des cas où il est employé "métaphoriquement"; ces derniers - cf. les exemples précédents - comportent une structure de comparaison où on a donc deux occurrences, une explicite et l'autre implicite.

On voit que les questions concernant le *palier* de l'énoncé (à relier à une construction, syntaxique ou autre, où la figure est perçue), le *nombre d'occurrences* (dépendant éventuellement de reconstructions autorisées par la syntaxe) et donc la question de *l'unité* ou de la *dualité* et des *types de sens* (cf. document de décembre 2002, à paraître, pour un essai de typologie), sont au cœur de l'affaire.

On notera que la tradition, notamment Fontanier et Morier, est plus sensible aux critères sémantiques que configurationnels ou physiquement réalisés : chez Fontanier, les *deux occurrences* de « Rome » et celles de « père » sont traitées comme *syllepses* car jouent sens *propre* et sens *figuré* : il y a unité du mot-type, c'est le même terme à travers deux occurrences réalisées, dans une sorte de syllepse "externe"; c'est pour la même raison que "ensevelir" (une occurrence) est traité comme syllepse, sens figuré et sens propre étant cumulés dans une syllepse

“interne”.

Les modernes (ceux que nous avons consultés), moins fins en cela que Fontanier, sont surtout sensibles au critère configurationnel : syllepse avec une occurrence, antanaclase s’il y a répétition physique. Notre voie sera autre...

2. Propositions du point de vue de la sémantique interprétative^[12]

2.1. Interprétation alternative de certains exemples de Fontanier :

Les hypothèses de la sémantique interprétative, ses concepts et ses méthodes (*l'analyse en sèmes*, unités plus petites que le sémème en principe, et *l'afférence*) permettent de conserver les sens “propres” de “sucrer” et “ensevelir” notamment et d'afférer certains sèmes sur les compléments : /nutritif/, /origine/ sur “orgueil” qui est isotope à “fière Amazone” ; /humain/ ou /animé/ sur “nom” ; du coup, le foyer de la figure se déplace, de “ensevelir” à “nom”, mais c'est globalement “ensevelir leur nom” qui est tropique du fait de ces relations contextuelles ; on quitte la problématique du signe et cette manière de rendre compte de la façon dont les mots modifient en contexte leur composition sémique est attentive au phénomène de *créativité linguistique* : cf. là-dessus document de décembre 2002 et *Dynamique du sens et sémiose in Littératures et Linguistiques* de 2003.

Il ne s'agit pas de préférer en soi une interprétation à l'autre, mais de les évaluer, en synchronie d'abord (suivant les genres notamment, une sera préférable peut-être à l'autre) et, d'un point de vue diachronique, de voir leur pertinence : tant que le sens sémique (figuré ou autre) n'est pas perçu ou enregistré ^[13], l'interprétation par l'afférence semble de mise, du côté *sensible* ; quand le sens sémique est entériné, on est, semble-t-il, dans le cas de la superposition sémique, du côté *intelligible* plutôt : c'est là probablement un processus général dans la constitution/solidification de la signification lexicale (étape et aspect terminatif), solidification non définitive d'ailleurs et on peut en théorie revenir au stade précédent dans un cycle au processus indéfini. Un des traits de la création - poétique notamment - serait dans cette déstructuration/restructuration des significations, via les contextes, à différents paliers et avec différentes unités. Mallarmé ne souhaitait-il pas “donner un sens plus pur aux mots de la *tribu*”^[14].

La figure, si l'on adopte cette façon de voir, est bien dans *l'ensemble de l'énoncé* et non sur tel ou tel terme : on a déjà vu en outre qu'avec ce biais interprétatif la *perception* du lieu du foyer figural peut varier ^[15]. Cette façon de traiter l'interprétation de la figure s'accorde avec la définition provisoire et volontairement limitée qu'a donnée F. Rastier du trope : “il y a trope quand une sémie-occurrence, au lieu d'hériter par défaut tous ses traits sémantiques de la sémie-type, actualise par prescriptions contextuelles au moins un sème afférent (en cas de propagation de traits) et/ou subit une délétion d'au moins un sème inhérent (en cas d'inhibition)”^[16]. Se pose toutefois, pour cette modification sémique, le problème du *seuil de sa perception et de la complexité des mécanismes menant à cette perception* : où et à partir de quand perçoit-on le trope? On évoquera ce point plus bas.

“Un père en punissant, Madame, est toujours père” : selon Fontanier, pour qui cet exemple présente une *syllepse*, “ Un *père*, c'est-à-dire, celui qui a la qualité, le titre de père : *sens propre*.”

¹² Si la tradition met en oeuvre les notions de *sens propre* et de *sens figuré* et, dans le cas du sens propre, distingue ce qui ressortit à la polysémie et ce qui relève de l'homonymie, la sémantique interprétative s'appuie sur les concepts de *sémèmes* relevant de classes différentes (domaines par exemple; mais nous faisons aussi une distinction entre sens propre et sens figuré) et de *sèmes* (typologisés en sèmes inhérents/afférents et spécifiques/génériques – outils appliqués dans l'essai de typologie d'exemples de syllepse et d'antanaclase - document de travail de décembre 2002).

¹³ Il faut se reporter à la datation, philologie oblige – cf. la réaction de Fontanier à qui les vers d'Andromaque devaient sembler tout bonnement surréalistes.

¹⁴ Une piste serait à exploiter aussi avec la question du type selon le degré de systématité, avec les composantes et, d'une manière générale, avec toutes les distinctions conceptuelles de la théorie où peut fonctionner sur différents registres la dissimilation/assimilation, pas simplement la typologie sémique/sémémique.

¹⁵ *Dynamique du sens et sémiose in Colloque Littératures et Linguistiques* (2003).

¹⁶ F. Rastier, 2001, *Arts et Sciences du texte*, P.U.F., p. 154-155.

Est toujours père, c'est-à-dire, a toujours, même dans ses rigueurs, les sentiments, le cœur d'un père, est toujours bon et tendre comme un père : *sens figuré*". L'analyse de F. Rastier [17], voyant dans cet exemple une antanaclase conformément aux définitions modernes, fait état d'une actualisation de deux sèmes afférents socialement normés (/éducateur/ pour la première occurrence, via "en punissant", et /bienveillant/ pour la seconde, par dissimilation); notre interprétation diffère quelque peu : le sème /bienveillant/ serait une *constante* du père (sur la base de "toujours" et du topos "Qui aime bien châtie bien"), un *fond* sur lequel se détache la figure sporadique et itérative du père /éducateur/ [18] ; la figure de rhétorique - comme *forme textuelle singulière* s'étendant sur tout le vers - se jouerait sur ces rapports fond/figure investis, contextuellement, de sémantismes différents : cette "répartition" rhétorique chez F. Rastier est en fait, de ce point de vue, le résultat d'une dynamique gestaltiste couplée à un investissement sémantique.

(i) L'interprétation, actuelle, de cet exemple comme *antanaclase* repose sur la *dualité in praesentia* des occurrences, dans un cadre syntaxique et un empan textuel qui permettent la perception immédiate du phénomène de répétition et dans une structure syntaxique qui favorise l'interprétation du lien entre les deux termes. L'interprétation comme *syllepse* repose sur la répartition sens propre/sens figuré : bien qu'il y ait deux occurrences, on *percevait*, par une forme *d'abstraction*, le même mot.

(ii) Si l'on peut accorder à Fontanier que la première occurrence de "père" représente le sens propre, on peut se demander pourquoi il faut considérer la seconde comme présentant le sens figuré, sinon pour que la description s'accorde aux outils existants ; mais Fontanier fait montre d'un relativisme de bon aloi, du moins prudent ("figuré ou censé tel, s'il ne l'est pas toujours en effet", p. 105, et "figuré, au moins relativement au premier" p. 106) ; ce n'est peut-être qu'une question de différence terminologique : il est clair que les deux occurrences n'ont pas le même sens et en qualifier une de figurée repose sur la considération de *rapports contextuels*, interprétés avec les outils de l'époque, qui unissent les deux occurrences (métonymie, synecdoque, métaphore, donc sens figuré).

(iii) L'analyse de F. Rastier, utilisant des outils plus précis (la notion de sème, outil de notre époque) n'a plus seulement recours aux notions globales ("sémémiques"), ni de sens propre et figuré et, de plus, elle enregistre une actualisation du sème /éducateur/ sur la première occurrence, via "en punissant". A des notions compactes et synthétiques (sens propre, figuré) sont substitués des concepts et des outils (outil, car il y a le mode d'emploi : actualisation etc.) plus fins et analytiques (les sèmes, typologisés et dynamisés dans le parcours interprétatif) qui permettent de percevoir *d'autres observables* et d'en rendre compte *différemment*.

(iv) Les exemples (que nous connaissons) traités par F. Rastier renvoient à des *actualisations sémiques* (par dissimilation) : ainsi, dans l'exemple du père-antanaclase on aurait une actualisation de deux sèmes afférents socialement normés : il s'agirait donc *d'acceptions* dont aucune n'est propre, ni figurée [19]. Mais faut-il prévoir une acception pour le père bienveillant et une autre pour le père éducateur? Il semble plutôt qu'il faille retenir la *catégorie* socialement normée /bienveillant/ (ou /clément/) vs /éducateur/ (cf. contexte élargi acte III, scène III de *Phèdre*), une occurrence pouvant réaliser un terme ou l'autre (les termes de la catégorie pouvant être répartis sur deux occurrences comme c'est ici le cas) ou les deux, c'est-à-dire la catégorie (cf. plus bas sur le père-syllepse), qu'il n'y ait donc qu'une *seule acception* où est enregistrée la double valeur possible de "père". Un problème analogue, mais concernant une catégorie de sèmes inhérents est traité de la même façon par F. Rastier : c'est l'analyse de "lueur"[20]. Les deux occurrences de "père" conservent leurs sèmes inhérents et l'interprétation contextuelle y *diffRACTE* (cf. étymologie d'antanaclase) la catégorie socialement normée, qui fait partie des représentations normées fortes, quoique non définitoires du terme. Le fait de voir une *figure* dans le vers de Racine, avec les

¹⁷ F. Rastier, 1994, *Sémantique pour l'analyse*, p. 70.

¹⁸ De curieuse façon, si aimer implique châtier alors aimer est inclus dans châtier logiquement, alors qu'on a plutôt ici l'impression d'une inclusion inverse.

¹⁹ Chez Fontanier, la perception d'un *contraste* dans ce vers et *l'état des outils descriptifs* du temps (sens propre/figuré) mènent à une répartition contrainte en sens propre/figuré, l'étiquette sens figuré paraissant inadéquate, mais les outils ne sont pas remis en question...

²⁰ F. Rastier, 1994, *Sémantique pour l'analyse*, p. 55.

variantes d'identification et de traitement que l'on a vues, repose sur une assez longue tradition, qui constitue un *intertexte interprétatif* ; l'originalité de F. Rastier est de placer le jeu de l'antanaclase au niveau des sèmes qui, par définition, appartiennent à un sémème ; ces outils affinent la perception - et l'interprétation - du phénomène et possèdent une valeur heuristique : on peut ainsi, surtout pour la syllepse, enregistrer des figures où on n'aurait pas pensé à en voir (cf. plus bas).

Mais l'interprétation - du fait de l'unité, sémique, envisagée - repose sur le principe de l'actualisation de la *source* vers la *cible*, ce qui peut ne pas aller de soi : pourquoi par exemple voir une actualisation de /châtieur/ [²¹] dans la première occurrence au lieu de ne voir dans cette occurrence que son sens inhérent (géniteur, analogue du sens propre de Fontanier) déterminé *syntactiquement* par la qualité de /châtieur/ inhérente dans « en punissant » sans pour autant prétendre à une afférence de ce sème dans père 1, c'est-à-dire une modification de sa composition sémique? Il est vrai que le principe de l'afférence semble, via “toujours” et le contexte élargi, beaucoup moins discutable pour père 2 (le sens figuré chez Fontanier) et qu'il faut peut-être réfléchir davantage aux *conditions* de l'afférence, à ses contraintes plus ou moins fortes selon les structures, les paliers, les contextes.

On pourrait faire la même objection pour les exemples de *syllapse* traités par F. Rastier - “tout père frappe à côté” et “l'aide substantielle et désintéressée...” [²²], ce dernier exemple étant repris par Rastier de Béringer ; là aussi la perception de la syllepse n'est pas évidente et résulte d'une description fondée sur des outils précis et mettant en oeuvre l'outil sémique avec interprétation contextuelle ; là aussi, on pourrait parler de sens inhérent, neutre, pour les déterminés (père, aide), précisé par les valeurs des prédicats/déterminants sans alléguer une quelconque actualisation (“frappe” i.e. /châtieur/ et “à côté” i.e. /clément/ pour “père”) ou propagation sémique (“substantielle” i.e. /objet/ et “désintéressée” i.e. /ergatif/ pour “aide” [²³] - on voit, au passage, que les *cas* peuvent aussi entrer en jeu, ce qui enrichit le phénomène figural, et son interprétation).

Se pose aussi le problème de la perception en général – faculté naturelle mais que la culture et ses cours d'action affinent et enrichissent – et celui, lié à des questions de seuils probablement contrôlés par les genres, de la distinction entre perception sémantique et perception rhétorique : ainsi, on peut analyser une syllepse casuelle dans “aide” d'un point de vue sémantique fin mais cette “figure” ne paraît pas vraiment perceptible rhétoriquement. Inversement, on peut être amené à voir, au prime abord, telle figure dans un texte, alors qu'une analyse peut démontrer qu'elle n'y est pas [²⁴].

Toutefois, cette guise interprétative va à *l'encontre de la problématique du signe* (minimal) et du *principe de compositionnalité* du sens (*stricte* et *statique*), pour promouvoir des unités textuelles

²¹ plutôt que /éducateur/ proposé par F. Rastier - semble-t-il, cf. contexte élargi du vers : il s'agit pour Thésée de *châtier* Hippolyte.

²² F. Rastier, 1994, *Sémantique pour l'analyse*, p. 70.

²³ “l'aide substantielle et désintéressée des pays frères du camp socialiste” analysé in F. Rastier 94, p. 70

²⁴ Dans l'exemple analysé in F. Rastier 94, p. 72 “Un opéra raisonnable, c'est un corbeau blanc, un bel esprit silencieux, un Normand sincère, un Gascon modeste, un procureur désintéressé, enfin un petit-maître constant et un musicien sobre” (Antoine La Motte, épigraphe au livret *d'Alcyone*, de Marin Marais), on ne saurait en rigueur voir un oxymore dans “corbeau blanc” notamment, ce que l'on pourrait être tenté de faire au vu des apparences logico-grammaticales, mais bien une contradiction logique qu'il s'agit de réduire (“corbeau noir”) afin de promouvoir, par inférences interprétatives, l'expression “opéra déraisonnable” antidoxale et qui va valoir comme paradoxe ; l'afférence de “blanc” sur “corbeau” semble donc bloquée par une contrainte interprétative liée aux conditions herméneutiques (cf. l'épigraphe). “Corbeau blanc” est peut-être un oxymore d'un point de vue logico-grammatical, il ne l'est pas d'un point de vue rhétorico-herméneutique puisque cette unité est rejetée (rôle du dialogique ici) par le texte. Précisons que l'identification de la figure dépend en partie de conditions logico-grammaticales, mais que l'évaluation de son type de fonctionnement dépend essentiellement des régimes de production et d'interprétation ainsi que des genres. Morier, dont on apprécie la perspicacité, parle bien de cette relation nécessaire au genre pour l'analyse des effets de la figure et met en garde : “on ne confondra pas les éléments de la figure et sa fonction” (p. 830 op. cit.). C'est encore lui qui, à propos de “obscur clarté” et dans le cadre de l'oxymore poétique, évoque pour l'interprétation, non pas la mise en oeuvre de l'assimilation, mais celle de *l'accommodation* (p. 828). Là aussi une typologie fine s'impose ainsi qu'une réflexion sur assimilation/accommodation en rapport avec les genres et les notions de cohérence (restaurée) et de cohésion (instaurée). Se pose aussi la question des *degrés* dans l'incompatibilité exprimée notamment dans la figure oxymorique : si deux synonymes doivent avoir tous leurs sèmes communs, qu'en est-il pour l'oxymore?

complexes où jouent des relations dynamisantes dans une autre sémiose (“tout père frappe à côté” est *l'unité de sens*), relations fondées notamment sur ces actualisations/propagations, de type *participatif*, avec possibilité d'accroissement/diminution du sens des termes selon le contexte : c'est un aspect de la problématique du continu.

La perception de *l'antanaclase* dans le vers de Racine ne pose pas de problème puisque la répétition est visible; en revanche les exemples de syllepse ne sont pas évidents et sont peut-être induits par la théorie. C'est qu'en fait il n'y a pas pluralité d'acceptions (au sens non technique), de sémèmes, si l'on veut : il s'agit toujours semble-t-il, dans les exemples donnés, d'un seul et même sémème qui va se voir afférer tel ou tel sème, actualisé ou propagé – dans une *relation de sème à sémème et étant donné qu'il n'y a pas de sème hors du sémème*.

Le père-syllepse, si l'on adhère à cette analyse, réalise l'acception avec la catégorie dans son entier (cf. analyse de « lueur » par F. Rastier, citée supra) dans une perspective de *sommation* de l'acception (réalisation de l'acception dans son entier); mais on ne peut soutenir *qu'il y ait deux sens et donc qu'il y ait syllepse...* ou alors on modifie la définition de la syllepse : cette actualisation de *sèmes opposés*, non incompatibles, d'une catégorie est un *cas particulier* (remarquable) de l'actualisation/propagation, qui peut aboutir à la syllepse effective lorsque nous avons deux sémèmes en jeu [25].

Pour l'exemple *d'antanaclase* (vers de Racine), la perception enregistre de toute façon la répétition, mais ce n'est pas une répétition de mots avec des *sens* différents : c'est la répétition d'un terme auquel correspond un sémème-acception (si l'on suit l'analyse de Rastier qui toutefois parle de “deux acceptions”) qui a la particularité de comporter (dans son type sociolectal vs le type dialectal de “lueur”) une *catégorie* dont les aboutissants *opposés* sont ici répartis sur des unités situées aux *extrêmes* du vers : on notera le *rôle de la tactique dans la perception et l'interprétation de la figure* - le *chiasme* n'est pas loin d'ailleurs. On ne contestera pas ici l'utilisation du terme d'antanaclase, il y a bien répétition d'un terme et *du sens* change d'une occurrence à l'autre sans qu'il y ait plusieurs sens (on s'oppose à Fontanier) ; aussi parlera-t-on *d'antanaclase partielle (ou partitive)* reposant sur cette différence sémique à l'intérieur d'une acception, dans la perspective d'un *déploiement catégoriel interne à l'acception* [26].

Complémentairement à *l'antanaclase partielle* qui joue au *niveau sémique* [27] dans un seul et même sémème physiquement répété, on parlera d'*antanaclase totale (ou globale)* lorsque sont en jeu des *sémèmes* différents ; on ne s'occupe pas ici des types sémiques ou sémémiques en jeu dans ces figures (cf. intervention de décembre 2002) ; pour ce second cas, on distinguera *antanaclase totale externe (in praesentia* : deux occurrences physiques explicites, avec des *variétés morphologiques dans la reprise*; il faudrait aussi examiner les structures comparatives) et *antanaclase totale interne (in absentia* : une occurrence physique explicite et l'autre implicite), tout cela étant à typologiser ensuite selon les variétés de sémèmes (cf. intervention de décembre 2002). Le terme de syllepse est abandonné au profit de celui, générique, d'antanaclase.

2. 2. Explications et/ou justifications:

D'abord, avec les outils de la sémantique interprétative, il convient de distinguer si on a affaire à une différenciation *sémique* (et de quel type) ou *sémémique* (et de quel type). La perception de cette différenciation est attribuable aux actuels outils descriptifs mis en jeu qui permettent une distinction d'observables (construits) que ne pouvait faire la tradition qui opérait avec la notion globale de « sens » (avec des distinctions : propre et figuré, notamment, mais pas seulement) ce qui entraînait des perceptions et interprétations différentes.

Dans le cas d'actualisations *sémémiques* (en gros, les « sens » de la tradition), eu égard aux *options théoriques et épistémologiques* de la sémantique textuelle, la syllepse peut poser

²⁵ Il faudrait parler ici aussi d'un continu à seuils, avec franchissement de frontières sémémiques dans le cas de la syllepse notamment.

²⁶ Il y a probablement une utilité de ces figures sémiques pour l'étude des textes, littéraires notamment, mais pas seulement – la typologie amorcée ici jointe à l'intervention de décembre 2002 pourrait aider dans une perspective de *typologie des genres*.

²⁷ La plupart des sèmes sont communs aux deux occurrences, exceptés les aboutissants de la catégorie socialement normée, lesquels sont toutefois mis en *saillance* – cf. le *distinguo*.

problème. Dans ce cadre épistémologique, le problème est d'associer *deux sens, quels qu'ils soient* [²⁸], à un *même signifiant*. Si l'on tient qu'il n'y a pas de signifié (sémémique, global, à distinguer du cas sémique vu plus haut) sans signifiant, il semble difficile de dire qu'un signifiant a deux signifiés, selon le principe de *l'indissociabilité signifiant/signifié* si l'on reste bien dans le cadre *linguistique*, et lexical par facilité; donc pas d'actualisation sémémique sans son signifiant [²⁹].

H. Morier (ouvrage cité en bibliographie, article « antanaclase ») présentait quelque chose : définissant l'antanaclase comme « figure dans laquelle le mot répété change de sens », il poursuit « dans l'antanaclase, le mot repris offre deux acceptions nettement différentes » et continue « on pourrait parler d'*antanaclase interne* lorsque le même mot non répété cumule les deux sens qui, dans l'antanaclase ordinaire, sont représentés par la répétition du terme » et de citer l'exemple de Butor sur « iris » (cf. note précédente) ; cette innovation terminologique, gagée sur le critère de sens « nettement différents », signale la perception d'une hétérogénéité difficilement réductible ; pour des raisons semblables et complémentaires, P. Fontanier voyait une syllepse dans des termes répétés représentant sens propre et sens figuré, ressentis comme proches sémantiquement au point que c'était un même mot (type) qui était perçu ; notre perspective est tout autre.

Il y aurait toujours deux occurrences mais les critères de la tradition sont récusés en fonction du principe épistémologique qui vient d'être rappelé; et nous tiendrons que même dans la même langue et qu'on soit face à des homonymes (“son”, substantifs) ou des polysèmes (“assurance”) le signifiant, même si les prononciations sont identiques, n'est pas *perçu* de la même façon (c'est une conviction intuitive et introspective à verser au crédit de l'indissociabilité signifiant/signifié !). On admet bien deux signes dans le cas d'antanaclase totale externe où les deux occurrences sont perçues *physiquement* ; pourquoi pas deux signes dans le cas d'antanaclase totale interne (ce qu'on appelle traditionnellement “syllepse”) ? Les deux unités, dans ce cas *synchrétique*, sont perçues sur *deux modes distincts* qui ont *chacun leur réalité* : perception physique (à supposer que la perception puisse être seulement physique), lecture physique et linéarité d'un côté et, de l'autre, perception et reconstruction mentale, laquelle n'est pas virtuelle, mais réelle. Cela serait aussi propre à repenser, sinon abolir, la dichotomie physique (présence de marqueurs)/mental et, là aussi, à voir les choses en terme de continu à seuils.

On est là au coeur du problème de la *perception*, sémantique [³⁰] particulièrement, et de celui de la *sémiose*. La perspective adoptée conduirait à affirmer nettement la nature mentale, abstraite si on veut, des deux « faces » du signe [³¹], alors que le signifiant est souvent renvoyé à l'ordre du concret dans une certaine interprétation de la pensée saussurienne. Cela reviendrait à opérer une certaine unification de ces « faces » (dont la tradition saussurienne affirme la solidarité indissociable certes, mais qui appartiennent à des *dimensions* différentes) et à considérer toute fixation du signe sur un support quelconque comme une (*re*)*présentation* du signe, voire du signifiant, et non le signe lui-même. Cette (*re*)*présentation* permet toutes sortes de manipulations typodispositionnelles, calligrammes et autres (cf. aussi certains aspects de la poésie numérique), qui ressortissent à des jeux sur *l'expression*, et non sur le signifiant ; ce point devrait faire l'objet d'un bref document de travail consultable prochainement sur le site du CPST (« ceci n'est pas un signe »).

Le terme de syllepse, dans l'exacte mesure de la définition ordinaire et courante qui est donnée, fait problème dans ce cadre : la dualité ne se retrouve qu'au niveau des signifiés, chez les modernes du moins. Nous préférons parler d'antanaclase en général [³²] et considérer le phénomène, de l'antanaclase externe à l'antanaclase interne et réciproquement (et à l'intérieur de

²⁸ quels qu'ils soient : sens propre/figuré, sens propres issus de la polysémie, de l'homonymie ; ces questions relèvent de la typologie et des effets stylistiques, esthétiques, sémiotiques qu'elle permet d'évaluer en relation avec la condition d'accueil, les paliers et les genres, sans oublier le rôle de la syntaxe et des différences de localité, cf. l'auteur décembre 2002.

²⁹ Cela est à distinguer de la propagation sémique qui *modifie* le sens d'une unité par afférence contextuelle : cette propagation, qui concerne des unités de contenu, n'affecte pas leur couverture signifiante.

³⁰ voir pour la *perception sémiotique*, l'identification elle-même et l'interaction des deux types de perception.

³¹ Cette position serait à *situer* historiquement dans un projet de description « sémiogénétique », relevant probablement de l'anthropologie, à coup sûr hors de notre propos et de nos compétences.

³² En prenant en considération la condition d'accueil, les paliers de réalisation et où se réalise la figure, la typologie sémique et sémémique et la relation aux genres et discours.

chacune de ces catégories) comme un continu (plutôt qu'une opposition) à typologiser avec des seuils qualitatifs^[33].

(i) Ce choix épistémologique s'accompagne, par conséquence, d'options méthodologiques qui tiennent compte du *parcours* interprétatif, lié au processus de *sémiologie*, de sa dynamique, de ses étapes, de sa mémoire nécessaire (et non du seul résultat) ^[34], des mouvements interprétatifs/textuels *syntagmatiques* (perspective du *texte*). En fait, la description traditionnelle rejoint le point de vue *lexicographique* (une entrée et différents sens), *paradigmatique* et *résultatif* dans une *certaine* perspective et conception du *signe* ; mais un dépassement dialectique est à prévoir en établissant des *signes textuels* (les formes textuelles) qui peuvent d'ailleurs correspondre à des signes lexicaux.

(ii) La coexistence doit être repensée : il n'y a pas de perception *simultanée* des grandeurs, mais *successive* et *alternée* – cf. point (i) – si brève soit-elle : ex. de la jeune-vieille, du canard-lapin, de la page de *Clair de Terre* de Breton ^[35] ; la *coexistence* n'est pas la *coïncidence* qui fige ; en outre, il faudrait envisager les *degrés* et *l'aspectualisation* de cette coexistence : cela croise la route du *rythme*.

(iii) La parenté de signifiant évoquée plus haut renverrait en fait à un degré d'*abstraction* supplémentaire, à *problématiser* d'ailleurs : un même (unique) signifiant ne peut renvoyer à deux sémèmes, mais un même *formant* peut renvoyer à deux *signes* (ayant chacun leur signifiant et leur signifié) dont il faut évaluer la coexistence ; il faut également évaluer la notion de coexistence elle-même en termes de degré de présence et d'aspectualisation dans le parcours interprétatif ; la *réécriture de sémèmes passe par un signifiant identifié* selon un *mode perceptif quelconque* (la dénomination des degrés, virtuel etc., devrait peut-être être revue, affinée et récursivée).

(iv) Apparaîtrait ainsi une problématique probablement fondamentale ^[36], contrastant avec les positions moniste et dualiste, celle d'une *tierce position médiatrice*, dynamique et récursive, dont la présence/construction est un enjeu aux effets sémantiques à déterminer ^[37]. Cette position, à valeur fonctionnelle et non substantielle, est à mettre en relation avec la question de la dynamique morphosémantique des rapports fond/forme ^[38], en général avec les concepts et outils de la sémantique interprétative (isotopies génériques, spécifiques – molécules, paratopies ; sens/emploi/acception, le sémème comme fond, le sème comme figure), en particulier avec les notions de *motif*, *profil* et *thème* ^[39]. La position de la sémiotique du discours qui fait du *corps*

³³ des mots-valises à l'antanaclase interne : dans les mots-valises, les éléments communs peuvent n'être que des *éléments* graphiques ou phonétiques ("éléphantasme"), c'est-à-dire qu'ils ne constituent pas une *unité* linguistique, et on reconstitue les unités via les contextes gauche et droit (reconstitution purement *sémiotique* au sens de Benveniste, cf. aussi le canard-lapin) ; dans l'antanaclase interne ("ma femme à la chevelure de *feu* de bois" Breton, *l'Union libre*), le processus est le même, mais ce sont des sémèmes qui se différencient (respectivement sens figuré et sens propre de "feu") via les contextes gauche et droit, étant entendu que nous avons ici deux expressions intégrées (chevelure de feu/feu de bois) : on a là une reconstitution *sémantique*.

³⁴ Comme pour la sémiotique du discours, pour la sémantique des textes la question de la *direction* (et de la *transformation*) est constitutive de la problématique du *sens*. Si la sémiotique (d'essence générative) évoque des *trajets*, la sémantique (d'essence interprétative), occupée de morphologies (fond/forme), parle de *parcours* : il s'agit moins dans ce cas d'un trajet d'une signification à une autre que d'un parcours interprétatif vers un effet de signification complexe où les diverses valeurs sont réalisées avec des saillances différentes (ne serait-ce que du fait des effets d'arrière-plan et de premier plan, des jeux de mémoire à y corrélés). Cela pour ouvrir la discussion avec les modes d'existence sémiotiques (actualisé, potentialisé, virtualisé, réalisé) – cf. notre article sur le chiasme cité en bibliographie.

³⁵ M. Ballabriga, 1995, *Sémiotique du surréalisme – André Breton ou la cohérence*, Presses Universitaires du Mirail, Champs du Signe, p. 42 sqq.

³⁶ qui a peut-être à voir avec les zones anthropiques et leur fonctionnement.

³⁷ Comme contre-exemple, on pourrait évoquer certains jeux de mots fondés sur ces figures et où il n'y a pas de *fond commun* justement, d'où l'effet disruptif souvent de l'humour jouant sur l'homonymie qui renvoie à un vide sémantique contrairement à la polysémie où se manifeste un sémantisme commun ; toutefois, on a pu observer la création d'un lien motivé entre homonymes via l'hypallage lexicale qui lie des domaines : « Pots clairs et pots mats, à chacun sa crème » (publicité Nestlé pour la crème *Mont Blanc*, avec un visuel représentant des montagnes enneigées ; un lien - « pots »/ « peau » - est établi par cette campagne publicitaire, *en série* d'ailleurs, entre les sens alimentaire et dermatologique de « crème »).

³⁸ Sur ces points on consultera : GERARD C., 2004, MISSIRE R., 2005.

³⁹ cf. Cadiot P. et Y.-M. Visetti, 2001, *Pour une théorie des formes sémantiques – motifs, profils et thèmes*,

propre une tierce position ^[40] entre plan de l'expression et plan du contenu, doit aussi être examinée et contrastée s'il y a lieu : il y a là un clivage (expression/contenu) qui s'oppose à notre point de vue unifiant (et abstrait) des deux "faces" du signe, des acceptions de discours et texte qui ne sont pas les mêmes et un "sensualisme" assez éloigné de notre position sur le troisième terme qui demeure quelque chose d'abstrait...

3. Incursions

Il ne s'agit, dans ce dernier point, que d'illustrer la possibilité de transposer dans une autre manifestation sémiotique – visuelle et, en particulier, cinématographique – la perception et l'analyse de ces figures examinées au seul plan verbal jusqu'ici. Faute de compétence dans le domaine, on ne se hasarderait pas ici à commenter le statut et le fonctionnement des plans sémantique et sémiotique propres à cette manifestation.

On se souvient peut-être de la troublante séquence de *Chinatown* de R. Polanski où le détective (Jack Nicholson) tente, brutalement, de faire avouer à une jeune femme ses véritables liens avec un homme ; selon *l'orientation* des gifles successives, la jeune femme répond soit « c'est mon père » soit « c'est mon amant » ; quand le détective (et le spectateur) finit par comprendre, la *sémiose* s'établit, de l'opposition au syncrétisme, de l'inconciliable au monstrueusement concilié ; cela serait à rapprocher du père-syllepse : mais dans ce dernier cas, l'unité d'accueil est verbale (et les éléments de signification afférés sont partiels), alors qu'ici l'unité d'accueil est visuelle (représentation d'une jeune femme dont les rapports à un personnage masculin sont ambigus) et ce sont des *rôles complets* qui sont afférés/reconnus ^[41] *simultanément* (père/amant) non dans une simple forme d'oxymore, mais dans celle d'une transgression socio-culturelle, voire anthropologique, majeure : on est bien dans le cas d'une *unité* sémiotique (non de papier, mais de pellicule, ce qui revient au même, on est dans le simulacre) pourvue de *deux* significations, opposées ici. Comment les plans sémiotique et sémantique se distinguent-ils ici et comment s'articulent-ils ? Le terme de syllepse (au plan *sémiotique* plutôt – représenté ici), du fait que nous avons véritablement une *seule unité* (ipse), serait peut-être plus adéquat...

La seconde illustration, qui fait intervenir le semi-symbolique, est empruntée au film *Intervention divine* de Suleiman. La séquence qui nous intéresse est composée de trois plans : le plan central, qui représente (en gros plan, et sans qu'on voie les acteurs – cette synecdoque ayant son importance dans l'interprétation) une étreinte de mains, va recevoir deux interprétations, grâce chaque fois à une mémoire immédiate puisque nous n'avons jamais affaire qu'à un plan et non à la séquence entière et la succession des plans indique qu'il y a un rapport entre eux. Le plan précédent (contexte A) présente un Israélien et le « héros » palestinien se dévisageant longuement par la vitre ouverte de leurs voitures arrêtées à un feu rouge ; ce plan mémorisé affère un sens figuré ('affrontement') à cette étreinte et ce plan est perçu comme *image mentale* du Palestinien et/ou de l'Israélien, dans une sorte de discours rapporté ; dans le plan qui suit le plan central (contexte B), le héros aide physiquement son père souffrant à se relever en le tirant par la main ; ce nouveau contexte affère un sens propre ('aide') au plan central (qui est perçu rétroactivement comme *image "réelle"*) ; les significations sont opposées (douleur, guerre et amour sont des thématiques du film) et on a ici une sorte d'*antanaclase* visuelle, reconstruite et qui tient compte des parcours et de leur dynamique, avec un (re)flux de la *sémiose*, plutôt qu'une coexistence statique de amour et guerre, dont certaines *manifestations* peuvent être semblables. Le plan central ne varie pas en soi, c'est un fait, enregistré sur la pellicule et projeté ; c'est le contexte qui suggère l'une puis l'autre interprétation, les deux en fait, dans un phénomène d'ambivalence ; c'est-à-dire que le contexte constitue en *signe(s)* ce plan central et *la perception même du signifiant – perception proactive d'abord, puis rétroactive - de chacun de ces signes change* en relation avec l'interprétation ; cette *variation* sur fond d'*invariance* milite peut-être pour la reconstruction d'une

Formes sémiotiques, PUF... et aussi l'exploitation qui en est faite par R. Missire dans sa thèse.

⁴⁰ Cf. notamment Fontanille J., 1998, *Sémiotique du discours*, Pulim, p. 41.

⁴¹ afférés et *découverts* pour le spectateur (et le détective) - côté réception donc, mais ils sont inhérents selon la logique de la narration - côté production, puisqu'ils sont *révélés* : ici le carré de la vérité aurait une utilité certaine.

tierce position qui médiatise et permet ce jeu des interprétations : le plan central en soi, comme objet isolé, n'a pas de signification (cf. les mots-valises supra) ; il n'en acquiert que contextualisé, mais le jeu interprétatif qu'il permet suggère un troisième niveau, tout comme la métaphore classique pointe vers un *tertium* (cf. le formant). Mais ce *tertium est projeté par la dualité et non a priori*, il est *reconstruit* (et sémantisé) quand c'est possible, et non l'origine des significations. Cela a son importance pour l'aspect génétique de la question et le degré d'abstraction de cette position fédératrice et médiatrice où se négocient les significations et les sens.

Bibliographie

- BALLABRIGA M., 2002, *Rythmes sémantiques et interprétation : étude de chiasmes*, in *Champs du Signe* n°13-14, Editions Universitaires du Sud.
- BALLABRIGA M., *Syllepse et antanaclase*, document de travail, séance de séminaire du CPST du 20/12/2002 (à paraître).
- BALLABRIGA M., *Dynamique du sens et sémiose : le cas des tropes*, communication au colloque international *Littératures et Linguistiques*, Toulouse-Le Mirail octobre 2003 (à paraître).
- DUMARSAIS, 1988, *Des tropes ou des différents sens*, présentation, notes et traduction de Françoise Douay-Soublin, université de Provence & CNRS UA 381, Critiques/Flammarion.
- DUTEIL-MOUGEL C., *Persuasion et textualité. Propositions pour l'analyse sémantique et rhétorique des textes persuasifs*, thèse, 2004, Université de Toulouse-Le Mirail.
- FONTANIER P., 1977, *Les Figures du Discours*, Flammarion.
- GERARD C., *Contribution à une sémantique interprétative des styles. Etude de deux oeuvres de la modernité poétique : Jacques Dupin et Gérard Macé*, thèse, 2004, Université de Toulouse-Le Mirail.
- MISSIRE R., *Sémantique des textes et modèle morphosémantique de l'interprétation*, thèse 2005, Université de Toulouse-Le Mirail.
- MOLINIÉ G., 1992, *Dictionnaire de Rhétorique*, LGF/Le Livre de Poche.
- MORIER H., 1981, *Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique*, Presses Universitaires de France.
- MOUNIN G., 1974, *Dictionnaire de la linguistique*, Presses Universitaires de France.
- RASTIER F., 1987, *Sémantique interprétative*, P.U.F.
- RASTIER F., 1994, *Sémantique pour l'analyse – de la linguistique à l'informatique*, Masson.
- RASTIER F., 2001, *Arts et Sciences du texte*, P.U.F.
- RASTIER F., 2001, *Indécidable hypallage* in *Langue Française* n° 129, p. 111-127.
- RASTIER F., 2001, *L'hypallage & Borgès* in *Variaciones Borges* 11, p. 5-33.
- ROUAYRENC C., *Syllepse et co(n)texte*, in *La syllepse, figure stylistique* (pp. 157-172), 2006, textes réunis et présentés par Y. Chevalier et Ph. Wahl, Presses Universitaires de Lyon, collection Textes et Langue, actes du colloque éponyme organisé par l'équipe "Textes et Langue" les 25 et 26/10/2002 à l'Université Lumière-Lyon 2.
- SEBILLET, ANEAU, PELETIER, FOUQUELIN, RONSARD, 1990, *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance* (introduction, notices et notes de F. Goyet), LGF/Le Livre de Poche. *Trésor de la Langue Française Informatisé*, Paris, éd du CNRS.